

La pandémie et le système mondial (Partie 1)

Par : Ignacio Ramonet

<https://www.telesurtv.net/opinion/La-pandemia-y-el-sistema-mundo-20200426-0014.html>

UN FAIT SOCIAL TOTAL

Tout va si vite. Aucune pandémie n'a jamais été aussi fulgurante et d'une telle ampleur. Apparu il y a tout juste cent jours dans une ville lointaine et inconnue, un virus a déjà fait le tour du monde, forçant des milliards de personnes à rentrer chez elles. Quelque chose que l'on ne peut imaginer que dans la fiction post-apocalyptique...

À l'heure actuelle, personne n'ignore que la pandémie n'est pas seulement une crise sanitaire. C'est ce que les sciences sociales décrivent comme un "fait social total", en ce sens qu'il bouleverse toutes les relations sociales, et qu'il choque tous les acteurs, institutions et valeurs.

L'humanité vit - avec peur, souffrance et perplexité - une expérience inaugurale. Vérifier concrètement que cette théorie de la "fin de l'histoire" est une erreur... Découvrir que l'histoire, en réalité, est imprévisible. Nous sommes confrontés à une situation énigmatique. Sans précédent [1]. Personne ne sait comment interpréter et clarifier cet étrange moment d'une telle opacité, où nos sociétés continuent de trembler sur leurs fondations comme si elles étaient secouées par un cataclysme cosmique. Et il n'y a aucun signe pour nous guider... Un monde s'effondre. Lorsque toute vie s'achève, elle ne sera plus la même.

Il y a quelques semaines à peine, des dizaines de manifestations populaires s'étaient étendues à l'échelle de la planète, de Hong Kong à Santiago du Chili, en passant par Téhéran, Bagdad, Beyrouth, Alger, Paris, Barcelone et Bogota. Le nouveau coronavirus les a éteintes une à une en se répandant, rapidement et furieusement, dans le monde entier... Aux scènes de masses festives occupant les rues et les places, suivent les images insolites d'avenues vides, muettes et spectrales. Des emblèmes silencieux qui marqueront à jamais le souvenir de cet étrange moment.

Nous subissons dans notre propre existence le fameux "effet papillon" : quelqu'un, à l'autre bout de la planète, mange un étrange animal et trois mois plus tard, la moitié de l'humanité est en quarantaine... Preuve que le monde est un système dans lequel chaque élément qui le compose, aussi insignifiant qu'il puisse paraître, interagit avec les autres et finit par influencer l'ensemble.

Angoissés, les citoyens se tournent vers la science et les scientifiques - comme par le passé vers la religion - implorent la découverte d'un vaccin salvateur dont le processus nécessitera de longs mois. Parce que le système immunitaire humain a besoin de temps pour produire des anticorps, et que certains effets secondaires dangereux peuvent prendre du temps à se manifester...

Les gens cherchent également refuge et protection dans l'État, qui, après la pandémie, pourrait revenir en force au détriment du marché. En général, plus la peur collective est traumatisante, plus le désir d'État, d'Autorité, d'Orientation, renaît. En revanche, les organisations internationales et multilatérales de toutes sortes (ONU, Croix-Rouge internationale, G7, G20, FMI, OTAN, Banque mondiale, OEA, OMC, etc.) n'ont pas été à la hauteur du drame, en raison de leur silence ou de leur incongruité. La planète découvre, stupéfaite, qu'il n'y a pas de commandant à bord... Discréditée pour sa complicité structurelle avec les multinationales pharmaceutiques [2], l'Organisation mondiale de la santé (OMS) elle-même n'a pas l'autorité suffisante pour assumer, comme elle le devrait, le leadership de la lutte mondiale contre ce nouveau fléau.

Pendant ce temps, les gouvernements assistent impuissants à la propagation inéluctable de ce nouveau fléau sur tous les continents [3]. Contre lequel il n'existe ni vaccin, ni médicament, ni cure, ni traitement qui éliminera le virus de l'organisme [4] ... Et qui durera [5] ... Tant que le germe restera présent dans un pays, les réinfections seront inévitables et cycliques. Il est très probable que cette épidémie ne sera pas stoppée avant que le germe n'ait infecté environ 60% de l'humanité.

Ce qui semblait dystopique et typique des dictatures de science-fiction est devenu "normal". Les gens sont condamnés à une amende s'ils quittent leur maison pour se dégourdir les jambes ou pour promener leur chien. Nous acceptons que notre téléphone portable garde un œil sur nous et nous signale aux autorités. Et il est proposé que quiconque sort dans la rue sans son téléphone soit puni et emprisonné.

L'autisme néo-libéral de longue date est largement critiqué, notamment en raison de ses politiques dévastatrices de privatisation pure et simple des systèmes de santé publique qui se sont avérées criminelles et qui se révèlent absurdes. Comme l'a dit Yuval Noah Harari : "Les gouvernements qui ont économisé de l'argent ces dernières années en réduisant les services de santé vont maintenant dépenser beaucoup plus à cause de l'épidémie [6]. "6] Les cris d'agonie des milliers de malades qui sont morts à cause du manque de lits dans les unités de soins intensifs (USI) condamnent depuis longtemps les fanatiques de la privatisation, des coupes et des politiques d'austérité.

On parle maintenant ouvertement de nationalisation, de délocalisation, de réindustrialisation, de souveraineté pharmaceutique et de soins de santé. On utilise à nouveau un mot que les néolibéraux ont stigmatisé, acculé et banni : la solidarité. L'économie mondiale est paralysée par la première quarantaine mondiale de l'histoire. Partout dans le monde, il y a une crise de l'offre et de la demande. Quelque 170 pays (sur les 195 qui existent) auront une croissance négative en 2020. En d'autres termes, une tragédie économique pire que la Grande Récession de 1929. Des millions d'hommes d'affaires et de travailleurs se demandent s'ils vont mourir du virus ou de la faillite et du chômage.

David Beasley, directeur exécutif du Programme alimentaire mondial (PAM), a mis en garde contre la situation catastrophique qui se profile à l'horizon : "Nous sommes au bord d'une "pandémie de malnutrition". Le nombre de personnes souffrant de la faim sévère pourrait doubler d'ici la fin de l'année, dépassant les 250 millions de personnes... " Personne ne sait qui s'occupera des campagnes, si les récoltes seront perdues, si la nourriture manquera, si nous reviendrons au rationnement... L'apocalypse frappe à notre porte.

La seule lueur d'espoir est que, la planète étant en mode pause, l'environnement a pris une pause. L'air est plus clair, la végétation plus étendue, la vie animale plus libre. La pollution atmosphérique qui tue des millions de personnes chaque année a reculé. Soudain, débarrassée des saletés de la pollution, la nature est redevenue si belle... Comme si l'ultimatum à la Terre que nous adresse

le coronavirus était aussi un ultime avertissement désespéré sur notre route suicidaire vers le changement climatique : "Attention ! Prochain arrêt : l'effondrement. »

Sur la scène géopolitique, l'irruption spectaculaire d'un acteur inconnu - le nouveau coronavirus - a complètement bouleversé l'échiquier du monde-système. Sur tous les fronts de guerre - Libye, Syrie, Yémen, Afghanistan, Sahel, Gaza, etc. - les combats ont été suspendus. Le fléau a imposé de facto, avec plus d'autorité que le Conseil de sécurité lui-même, une Pax Coronavirica efficace...

En politique internationale, la gestion épouvantable de cette crise par le président Donald Trump porte un coup sévère au leadership mondial des États-Unis, qui n'a pu s'aider lui-même ni personne d'autre. La Chine, en revanche, après un départ erratique dans la lutte contre le nouveau fléau, a réussi à se redresser, à envoyer de l'aide à une centaine de pays, et semble avoir surmonté le plus grand traumatisme subi par l'humanité depuis des siècles. L'avenir du nouvel ordre mondial pourrait être en jeu dès maintenant...

En tout cas, la réalité choquante est que les puissances les plus puissantes et les technologies les plus sophistiquées se sont révélées incapables d'arrêter l'expansion mondiale de covid-19 [8], une maladie causée par le coronavirus SRAS-CoV-2 [9], le nouveau grand tueur planétaire.

LE CORONAVIRUS

Le nombre de victimes ne cesse de croître... À l'heure où nous écrivons, le nombre de morts dépasse les cent cinquante mille... Les personnes contaminées dépassent les deux millions et demi... Et celles confinées chez elles sont plus de quatre milliards... Ce dernier cas ne s'était jamais produit non plus... Les mots "confinement" et "quarantaine" qui semblaient appartenir à des temps oubliés et au lexique médiéval sont devenus des mots courants. Celles qui illustrent finalement le mieux notre anomalie actuelle.

Il y a une **controverse**, au plus haut niveau [10], sur l'origine de ce virus apparu à Wuhan (Hubei, Chine). Comme le "patient zéro"[11], c'est-à-dire la première contagion de l'animal à l'homme, n'a pas encore été identifié, diverses spéculations circulent. D'une part, les autorités de Pékin ont accusé l'armée américaine d'avoir fabriqué le germe dans un laboratoire militaire à Fort Detrick (Frederick, Maryland) comme arme bactériologique pour arrêter l'ascension chinoise dans le monde, et de l'avoir dispersé en Chine à l'occasion des Jeux militaires mondiaux, une compétition organisée en octobre 2019, précisément... à Wuhan [12]. Aux États-Unis, le président Trump lui-même a accusé à plusieurs reprises Pékin [13], après que l'influent sénateur républicain de l'Arkansas, Tom Cotton, parfois présenté comme le prochain directeur de l'Agence centrale de renseignement (CIA), ait reproché à des scientifiques militaires chinois [14] d'avoir produit le nouveau germe dans un laboratoire de "virologie et biosécurité" également situé... à Wuhan [15].

Largement diffusées par les théoriciens du complot des deux côtés, ces versions contradictoires (il y en a d'autres [16]) ont largement circulé sur les réseaux sociaux [17]. 17] Ils ont peu de fondement. Des études scientifiques fiables excluent que le nouveau coronavirus soit une arme biologique de conception lancée intentionnellement ou par accident [18] : "Nos analyses montrent clairement que le SRAS-CoV-2 n'est ni une construction de laboratoire ni un virus délibérément manipulé [19]", a déclaré avec insistance le professeur Edward C. Holmes de l'université de Sydney (Australie), le plus grand expert mondial du nouvel agent pathogène.

Nous ne savons pas encore grand-chose sur cet agent infectieux : nous ne savons pas, par exemple, s'il a déjà muté ou s'il va muter... ou pourquoi il infecte plus d'hommes que de femmes. Nous ne savons pas non plus ce qui détermine si deux personnes ayant des caractéristiques similaires - jeunes, en bonne santé, sans pathologies associées - développent des formes

opposées de la maladie, l'une légère, l'autre grave ou mortelle. Ni pourquoi les enfants n'ont presque jamais de formes graves de l'infection. Ni si les malades guéris continuent à transmettre la peste, ni s'ils sont vraiment immunisés...

Mais les chercheurs internationaux [20] s'accordent à reconnaître que ce nouveau germe a émergé de la même manière que les autres avant lui : en passant de l'animal à l'homme... Les chauves-souris, les oiseaux et plusieurs mammifères (en particulier les porcs) abritent naturellement de multiples coronavirus. Chez l'homme, il existe sept types de coronavirus connus qui peuvent nous infecter. Quatre d'entre eux provoquent différentes variétés de rhume. Et trois autres, d'apparition récente, produisent des troubles beaucoup plus mortels comme le syndrome respiratoire aigu sévère (SRAS), apparu en 2002 ; le syndrome respiratoire du Moyen-Orient (SEM), apparu en 2012 ; et enfin cette nouvelle maladie, le Covid-19, causé par le SRAS-CoV-2, dont la première apparition a été détectée, comme nous l'avons dit, sur le marché des fruits de mer de Wuhan en décembre 2019. Ce nouveau germe aurait la chauve-souris comme "hôte originel" et un autre animal non encore formellement identifié - le pangolin [21] - comme "hôte intermédiaire" à partir duquel, après être devenu particulièrement dangereux, il aurait sauté vers l'homme.

Ce que l'on ne comprend pas bien, c'est pourquoi, si nous vivons déjà avec six autres coronavirus et les avons sous contrôle mondial, ce nouvel agent pathogène a provoqué une pandémie aussi colossale - qu'est-ce que ce germe a de si particulier ? Pourquoi sa vitesse d'infection a-t-elle dépassé les prévisions des meilleures autorités sanitaires du monde ?

Sans aucun doute, comme cela a été dit à maintes reprises, des conditions étrangères au virus telles que la vitesse actuelle des communications, l'hypermobilité et l'intensité des échanges à l'ère de la mondialisation ont favorisé sa propagation. C'est évident. Mais alors pourquoi le SRAS en 2002 ou le MERS en 2012, également causé par de nouveaux coronavirus, ne se sont-ils pas "mondialisés" de la même manière sur toute la planète ?

Pour répondre à ces questions, la première chose à retenir est que "les virus sont inquiétants parce qu'ils ne sont ni morts ni vivants. Ils ne sont pas vivants parce qu'ils ne peuvent pas se reproduire. Ils ne sont pas morts car ils peuvent entrer dans nos cellules, détourner leurs machines et se reproduire. Et en ce qu'ils sont efficaces et sophistiqués parce qu'ils ont développé de nouveaux moyens de contourner notre système immunitaire depuis des millions d'années [22]. "Mais ce qui distingue spécifiquement le SRAS-CoV-2 des autres virus mortels, c'est précisément sa stratégie d'irradiation silencieuse. C'est-à-dire sa capacité à se propager sans éveiller les soupçons, même chez sa propre victime. Au moins pendant les premiers jours de l'infection, lorsque la personne infectée ne présente aucun symptôme de la maladie.

Nous ne savons pas avec certitude pourquoi le virus se déplace si rapidement, mais ce que nous savons, c'est qu'à partir du moment où il pénètre - par les yeux, le nez ou la bouche - dans le corps de sa victime, il commence déjà à se répliquer de manière exponentielle... Selon la chercheuse Isabel Sola, du Centre national de biotechnologie en Espagne : "Une fois à l'intérieur de la première cellule humaine, chaque coronavirus génère jusqu'à 100 000 copies de lui-même en moins de 24 heures. Mais en outre, une autre caractéristique unique et astucieuse de cet agent pathogène est que, lorsqu'il envahit un corps humain, il concentre sa première attaque, lorsqu'elle est encore indétectable, dans les voies respiratoires supérieures de la personne infectée, du nez à la gorge, où il se reproduit avec une intensité frénétique. À partir de ce moment, cette personne - qui ne ressent rien - devient une puissante bombe bactériologique et commence à se propager massivement dans son environnement - simplement en parlant ou en respirant - le virus mortel .

C'est la principale caractéristique, l'unicité fatale de ce nouveau coronavirus. En Chine, jusqu'à 86 % des infections étaient dues à des personnes asymptomatiques, sans aucun signe d'infection détectable. À l'université d'Oxford, un groupe de chercheurs a montré que jusqu'à la moitié des infections par le SRAS-CoV-2 sont dues à des personnes non diagnostiquées et ne présentant aucun symptôme apparent.

Seule une minorité des personnes infectées subissent la deuxième attaque du germe, cette fois-ci concentrée dans les poumons, comme le SRAS en 2002 (bien que la charge virale du nouveau coronavirus soit mille fois plus élevée que celle du SRAS), provoquant des pneumonies qui peuvent être mortelles, surtout chez les personnes de plus de 65 ans atteintes de maladies chroniques.

Comme le nombre de personnes infectées est massif et simultané, cette minorité - qui représente 15 % de l'ensemble des personnes infectées - et qui est celle qui ira à l'hôpital, peut rapidement atteindre des chiffres très élevés en fonction du volume de la population. Comme on l'a vu en Chine, en Iran, en Italie, en Espagne, en France, au Royaume-Uni ou aux États-Unis, il suffit que plusieurs milliers de personnes se rendent en même temps aux urgences des hôpitaux pour faire s'écrouler tout le système de santé d'un pays, quel que soit son niveau de développement [24].

À Wuhan, Téhéran, Milan, Madrid, Paris, Londres ou New York, les médecins et les infirmières ont rapidement été débordés. Il y avait un manque de masques, de gel désinfectant, de matériel de protection pour le personnel de santé, de lits de soins intensifs, de respirateurs, etc. Dans plusieurs villes (Wuhan, Madrid, New York), les autorités, débordées, ont dû faire appel aux forces armées ou à des volontaires civils pour construire rapidement des hôpitaux de fortune comptant des milliers de lits. Presque partout, les autorités ont avoué qu'elles n'avaient pas prévu une telle avalanche de malades, "un tsunami continu de patients dans un état grave

UNE PANDÉMIE TRÈS ANNONCÉE

Face aux critiques de ce que le public a perçu comme une "mauvaise gestion" de la pandémie, certains dirigeants ont également fait valoir que la rapidité de l'attaque de la pandémie les avait pris par surprise... Donald Trump, par exemple, n'a pas hésité à déclarer à plusieurs reprises - lorsque les premiers décès dus à des coronavirus sont survenus dans son pays, des mois après la Chine ou l'Europe - que "personne ne savait qu'il y aurait une pandémie ou une épidémie de cette ampleur", et qu'il s'agissait d'un "problème imprévisible", "quelque chose que personne n'attendait", "survenant de nulle part

Beaucoup de choses peuvent être dites pour expliquer le manque de préparation des autorités face à ce fléau brutal, mais l'argument de la surprise n'est pas acceptable. **D'abord** parce qu'il y a un proverbe célèbre en matière de santé publique : "Les épidémies sont inévitables, mais pas les pan (?)émies. **Ensuite**, parce que des dizaines d'auteurs de fiction et de science-fiction - de James Graham Ballard à Stephen King, de Cormac McCarthy au cinéaste Steven Soderbergh dans son film Contagion (2011) - ont décrit en détail le cauchemar apocalyptique de la santé qui menaçait le monde. **Troisièmement**, parce que des personnalités visionnaires - Rosa Luxemburg, Gandhi, Fidel Castro, Hans Jonas, Ivan Illich, Jürgen Habermas - ont averti il y a longtemps que le pillage et la destruction de l'environnement pourraient avoir de graves conséquences sur la santé. **Quatrièmement**, parce que les récentes épidémies telles que le SRAS en 2002, la grippe aviaire en 2005 [27], la grippe porcine en 2009 [28] et la MERS en 2012 avaient déjà atteint des niveaux pandémiques incontrôlables dans certains cas et causé des milliers de décès à travers la planète. **Cinquièmement**, parce que lorsque le premier décès dû au nouveau coronavirus est survenu aux États-Unis, le 10 mars 2020 dans le New Jersey - comme nous l'avons déjà dit - cela faisait presque trois mois que l'épidémie avait éclaté à Wuhan et avait rapidement submergé l'ensemble

du système de santé, tant en Chine que dans plusieurs pays européens ; en d'autres termes, il était temps de se préparer. Et **sixièmement**, parce que des dizaines de prévisionnistes et plusieurs rapports récents ont émis des avertissements très sérieux sur l'imminence de l'émergence d'une sorte de nouveau virus qui pourrait être la cause de quelque chose comme la mère de toutes les épidémies.

La plus importante de ces analyses a peut-être été présentée en novembre 2008 par le National Intelligence Council (NIC), le bureau de préemption géopolitique de la CIA, qui a publié un rapport pour la Maison Blanche intitulé "Global Trends 2025 : A Transformed World" [29]. Ce document est le résultat de la mise en commun - revue par les agences de renseignement américaines - d'études réalisées par quelque 2500 experts indépendants issus d'universités de quelque 35 pays d'Europe, de Chine, d'Inde, d'Afrique, d'Amérique latine, du monde arabo-musulman, etc.

Avec un sens de l'anticipation inhabituel, le document confidentiel annonçait, pour 2025, "l'apparition d'une nouvelle maladie respiratoire humaine hautement transmissible et virulente pour laquelle il n'existe pas de contre-mesures adéquates, et qui pourrait devenir une pandémie mondiale". Le rapport avertit que "l'émergence d'une maladie pandémique dépend de la mutation ou du réassortiment génétique des souches de maladies actuellement en circulation, ou de l'émergence d'un nouvel agent pathogène humain qui pourrait être une souche de grippe aviaire hautement pathogène comme le H5N1, ou d'autres agents pathogènes, comme le coronavirus du SRAS, qui ont également ce potentiel.

Le rapport avertissait, avec une avance impressionnante, que "si une maladie pandémique devait émerger, elle se produirait probablement dans une région marquée par une forte densité de population et une association étroite entre l'homme et l'animal, comme de nombreuses régions du sud de la Chine et de l'Asie du Sud-Est, où les pratiques d'élevage de la faune sauvage ne sont pas réglementées et pourraient permettre à un virus de muter et de provoquer une zoonose potentiellement pandémique

Les auteurs ont également prévu le risque d'une réponse trop lente des autorités : "Il pourrait se passer des semaines avant que les résultats de laboratoire définitifs ne confirment l'existence d'une nouvelle maladie à potentiel pandémique. En attendant, les malades commencent à apparaître dans les villes d'Asie du Sud-Est. Malgré les limites imposées aux voyages internationaux, les voyageurs présentant des symptômes légers ou les personnes asymptomatiques pourraient transmettre la maladie à d'autres continents. Ainsi, "des vagues de nouveaux cas se produiraient en quelques mois. L'absence d'un vaccin efficace et l'absence universelle d'immunité rendraient les populations vulnérables à l'infection. Dans le pire des cas, des dizaines, voire des centaines de milliers d'Américains tomberaient malades aux États-Unis, et les décès se compteraient par millions dans le monde entier.

Comme si ce document ne suffisait pas, un autre rapport plus récent, daté de janvier 2017, cette fois-ci préparé par le Pentagone et adressé également au président des États-Unis (qui était déjà Donald Trump), avertissait à nouveau clairement que "la menace la plus probable et la plus importante pour les citoyens américains est une nouvelle maladie respiratoire" et que, dans ce scénario, "tous les pays industrialisés, y compris les États-Unis, manqueraient de respirateurs, de médicaments, de lits d'hôpitaux, d'équipements de protection et de masques pour faire face à une éventuelle pandémie.

Malgré ces avertissements explicites et répétés, Donald Trump n'a pas hésité à dissoudre, quelques mois après ce dernier rapport (!), le Comité chargé - au sein du Conseil national de sécurité - de la protection de la santé mondiale et de la biodéfense, présidé par l'amiral Timothy

Ziemer, expert reconnu en épidémiologie [31]. Ce comité de techniciens était précisément celui qui devait diriger le processus de décision en cas de nouvelle pandémie... "Mais -explique le journaliste Lawrence Wright, qui a interviewé Ziemer et tous les membres de ce comité- Trump a éliminé ceux qui connaissaient le mieux cette question... Une des nombreuses erreurs colossales commises par le président des États-Unis. Les annales montreront qu'il a été responsable de l'une des défaillances les plus catastrophiques de l'histoire de la santé publique dans ce pays. S'il avait écouté, il y a quelques mois, les avertissements des services de renseignement et des experts de la santé publique concernant la grave menace que représente l'épidémie de coronavirus en Chine, l'explosion actuelle de cas de covid-19 aurait pu être évitée [32]".

Il aurait également suffi que M. Trump et d'autres dirigeants mondiaux entendent les avertissements répétés de l'**OMS** elle-même. En particulier, le cri d'alarme que cette organisation a lancé en septembre 2019, c'est-à-dire la veille de la première attaque du nouveau coronavirus à Wuhan. L'OMS n'a pas hésité à avertir que le prochain fléau pourrait être apocalyptique : "Nous sommes confrontés à la menace très réelle d'une pandémie fulgurante et extrêmement mortelle, causée par un agent pathogène respiratoire qui pourrait tuer 50 à 80 millions de personnes et anéantir près de 5% de l'économie mondiale. Une pandémie mondiale de cette ampleur serait une catastrophe et déclencherait un chaos, une instabilité et une insécurité généralisés. Le monde n'est pas préparé. [33]".

Plus précisément encore, un rapport précédent avait déjà mis en garde contre le danger spécifique des nouveaux coronavirus : "La présence d'un important réservoir de virus de type SRAS-CoV chez les chauves-souris en fer à cheval, associée à la culture de mammifères exotiques dans le sud de la Chine, est une bombe à retardement... La possibilité de l'émergence d'un autre SRAS causé par de nouveaux coronavirus animaux ne doit pas être écartée. Il est donc nécessaire d'être préparé [34]".

Entre 2011 et 2019, de nombreux scientifiques n'ont cessé de tirer la sonnette d'alarme sur plusieurs foyers infectieux qui, selon eux, annoncent une fréquence accrue de ravageurs à propagation potentiellement rapide, de plus en plus difficiles à combattre...[35] L'ancien président Barack **Obama** lui-même, en décembre 2014, a souligné que des investissements dans les infrastructures sanitaires étaient nécessaires pour pouvoir faire face à l'arrivée éventuelle d'un nouveau type d'épidémie. Il a même rappelé qu'un fléau similaire à la "grippe du Kansas" (mal nommée "espagnole") de 1918 pouvait toujours se produire : "Il se peut qu'un jour nous ayons à faire face à une maladie mortelle, et pour y faire face, nous avons besoin d'infrastructures, non seulement ici aux États-Unis mais aussi dans le monde entier pour pouvoir la détecter et l'isoler rapidement..." [36].

On sait également qu'en 2015, **Bill Gates**, fondateur de Microsoft, a averti que toutes les conditions étaient réunies pour l'émergence d'un nouveau fléau infectieux qui pourrait facilement être propagé dans le monde par des patients asymptomatiques : "Un virus pourrait émerger", explique-t-il, "que les gens se sentiraient suffisamment bien, tant qu'ils sont infectés, pour prendre l'avion ou aller au supermarché... Et cela permettrait au virus de se propager très rapidement dans le monde entier... La Banque mondiale estime qu'une telle épidémie planétaire coûterait pas moins de trois billions de dollars, avec des millions et des millions de morts..."

En d'autres termes, malgré Donald Trump et les dirigeants qui ont parlé de "surprise" ou de "stupeur", la réalité est que le danger imminent de l'irruption d'un nouveau coronavirus qui pourrait passer des animaux aux humains et provoquer une terrifiante pandémie était connu depuis des années..." La science savait que cela allait arriver. Les gouvernements savaient que cela pouvait arriver, mais n'ont pas pris la peine de se préparer. - explique le journaliste scientifique et vulgarisateur chevronné David Quammen qui, pour écrire son livre Spillover. Les infections

animales et la prochaine pandémie humaine, a voyagé aux quatre coins de la planète à la recherche de virus zoonotiques, ceux qui passent des animaux aux humains - Les avertissements disaient : cela pourrait arriver l'année prochaine, dans trois ans, ou dans huit. Les politiciens se sont dit : je ne vais pas dépenser l'argent pour quelque chose qui pourrait ne pas se produire sous mon mandat. C'est pourquoi aucun argent n'a été dépensé pour augmenter le nombre de lits d'hôpitaux, d'unités de soins intensifs, de respirateurs, de masques, de gants... La science et la technologie nécessaires pour faire face au virus existent. Mais il n'y avait pas de volonté politique. Il n'y a pas non plus de volonté de lutter contre le changement climatique. La différence avec le changement climatique est qu'il tue plus vite [39] ".

En d'autres termes, cette pandémie est la catastrophe la plus prévisible de l'histoire américaine. Évidemment, beaucoup plus que Pearl Harbor, l'assassinat de Kennedy ou le 11 septembre. Les avertissements concernant l'attaque imminente d'un nouveau coronavirus étaient plus que suffisants et notoires. Aucune enquête d'un service de renseignement top-secret n'était nécessaire pour savoir ce qui allait se passer. On savait... Ils savaient... La catastrophe pouvait être évitée...

CHANGEMENT CLIMATIQUE

Bien que l'origine de tout, comme le dit David Quammen, réside dans les comportements éco-prédateurs qui nous condamnent, si nous ne les empêchons pas, à la fatalité du changement climatique. Ce qui est vraiment en jeu, c'est le modèle de production qui pille la nature et modifie le climat depuis des décennies. Depuis des décennies, les militants écologistes avertissent que la destruction de la biodiversité par l'homme crée les conditions objectives pour l'apparition de nouveaux virus et de nouvelles maladies : "La déforestation, l'ouverture de nouvelles routes, l'exploitation minière et la chasse sont des activités qui contribuent à déclencher diverses épidémies", explique Alex Richter-Boix, docteur en biologie et spécialiste du changement climatique. Lorsque les activités humaines entrent en contact avec la faune sauvage, un agent pathogène peut sauter et infecter les animaux domestiques puis revenir aux humains ; ou directement d'un animal sauvage aux humains... Les chauves-souris, les primates et même les escargots peuvent avoir des maladies qui, à un moment donné, lorsque nous modifions leur habitat naturel, peuvent sauter aux humains. [40]»

Pendant des millions d'années, les animaux ont eu dans leur corps un large éventail de virus contre lesquels ils ont pu développer une immunité au cours de cette longue cohabitation. Mais lorsque l'homme retire un animal de son environnement naturel, cet équilibre est rompu, et un virus peut alors être transmis à une autre espèce avec laquelle l'animal n'a jamais vécu... La destruction des habitats des espèces sauvages et l'invasion de ces écosystèmes sauvages par des projets urbains ou industriels créent leurs propres situations de mutation accélérée des virus... C'est probablement ce qui s'est passé à Wuhan. Depuis des années, de nombreuses organisations chinoises de défense des animaux réclament une interdiction permanente du commerce et de la consommation d'animaux sauvages afin de préserver les espèces et, surtout, de prévenir les épidémies prévisibles [41].

L'Europe et les États-Unis ont ignoré tous ces avertissements. Et lorsque la "pandémie des pandémies" est arrivée, leurs gouvernements n'avaient pris aucune précaution, ni préparé de stratégie à suivre, ni de mesures d'action à court, moyen et long terme... En revanche, en Asie de l'Est, les modèles de gestion de l'épidémie ont mieux réussi. Surtout en Corée du Sud. Dans l'un des articles les plus commentés sur cette crise [42], l'intellectuel sud-coréen résidant à Berlin Byung-Chul Han, adepte du dataïsme, a fait l'éloge de la "biopolitique numérique" mise en place par le gouvernement sud-coréen et a déclaré que les pays asiatiques faisaient face à cette

pandémie mieux que l'Occident car ils s'appuyaient sur les nouvelles technologies, les grosses données et les algorithmes. Minimiser le risque d'intrusion dans la vie privée : "La conscience critique de la surveillance numérique - a admis Byung-Chul Han - est pratiquement inexistante en Asie.

CYBERVIGILANCE EN MATIÈRE DE SANTÉ

Le nouveau coronavirus se propage si rapidement et il y a tellement de personnes infectées sans symptômes qu'il est en effet impossible de retracer sa propagation à la main. La meilleure façon de poursuivre un micro-organisme aussi indétectable est d'utiliser un système informatisé, grâce à des appareils de téléphonie mobile, qui calcule combien de personnes étaient proches des personnes infectées [44]. La Corée du Sud, Singapour et la Chine, souvent cités comme des nations à succès en matière de coronavirus, ont notamment appliqué des stratégies de surveillance numérique et de macro-données pour maintenir le nombre d'infections sous contrôle. Ce "solutionnisme technologique" [45], implique de sacrifier une partie de la vie privée des individus. Et cela pose évidemment des problèmes.

En **Corée du Sud**, les autorités ont créé une application pour smartphones destinée à mieux contrôler la propagation du coronavirus en surveillant numériquement les citoyens présents dans les zones infectées ou souffrant de la maladie. Cette application, appelée "Protection de sécurité en auto-quarantaine", a été développée par le ministère de l'intérieur et de la sécurité. L'application permet de savoir si un citoyen a été dans des zones à risque. Il sait si son test est positif ou non. S'il est positif, il vous ordonne d'être mis en quarantaine. Il suit également les déplacements de toutes les personnes infectées et localise les contacts de chacune d'entre elles. Les endroits où les personnes infectées ont marché sont signalés sur les téléphones portables des personnes qui se trouvaient à proximité. Et tous sont envoyés en quarantaine. Lorsque les citoyens reçoivent un ordre de confinement de leur centre médical local, il leur est légalement interdit de quitter leur zone de quarantaine - généralement leur domicile - et ils sont tenus de maintenir une stricte séparation des autres personnes, y compris des membres de leur famille.

L'application permet également de suivre par satellite, grâce au GPS (Global Positioning System), chaque personne suspecte. S'ils quittent leur zone de détention, l'application le sait immédiatement et envoie une alerte au suspect et à l'agent qui contrôle leur zone. L'amende pour désobéissance peut aller jusqu'à 8 000 dollars. L'application envoie également des avis de nouveaux cas de coronavirus au voisinage ou aux zones avoisinantes. L'objectif est d'assurer un meilleur contrôle du virus en sachant à tout moment où se trouvent les citoyens infectés et mis en quarantaine [46].

À **Singapour**, un pays très surveillé, l'Agence technologique d'État et le ministère de la santé ont lancé une application très similaire en mars dernier : TraceTogether, pour les téléphones portables qui peuvent identifier, rétrospectivement, tous les contacts proches d'une personne et les alerter si un membre de la famille, un ami ou une connaissance a contracté le virus. Les citoyens peuvent être suivis grâce à une combinaison sophistiquée d'images de caméras de sécurité, de géolocalisation téléphonique et d'enquêtes policières menées par de véritables "déTECTIVES de maladies" avec l'aide éventuelle du département des enquêtes criminelles, du bureau de lutte contre les stupéfiants et des services de renseignement de la police ... La loi sur les maladies infectieuses de Singapour oblige les citoyens à coopérer avec la police. Un cas unique au monde. La sanction pour indiscipline peut être une amende allant jusqu'à 7 000 dollars, ou un emprisonnement de six mois, ou les deux.

La Chine a également développé une application similaire, HealthCheck, qui s'installe sur les téléphones portables via des systèmes de messagerie tels que WeChat ou Alipay, et génère un

"code santé" gradué en vert, orange ou rouge, en fonction de la liberté de circulation accordée à chaque citoyen (libre circulation, quarantaine d'une semaine, ou de quatorze jours). Dans quelque deux cents villes chinoises, les gens utilisent HealthCheck pour pouvoir se déplacer plus librement, en échange de la diffusion d'informations sur leur vie privée. Cette application s'est avérée si efficace que l'OMS elle-même s'en inspire pour développer un logiciel similaire appelé MyHealth.

Ce "modèle sud-coréen", adopté par ces pays mais aussi par **Hong Kong et Taiwan** [47], est basé sur l'utilisation massive de données et associé à différents systèmes de "vidéo-protection". Jusqu'à récemment, elle aurait semblé dystopique et futuriste, mais elle est maintenant imitée de la même façon en Allemagne, au Royaume-Uni, en France, en Espagne et dans d'autres démocraties occidentales.

Il faut dire que, ces dernières années, certains États et les grands opérateurs privés de téléphonie mobile ont accumulé des milliards de données et savent exactement où se trouve chacun de leurs nombreux utilisateurs. Google et Facebook ont également conservé des montagnes de données qui pourraient être utilisées, sous le prétexte de la pandémie, pour une surveillance intrusive massive. De plus, les applications de rencontre avec des coordonnées urbaines, comme Happn ou Tinder, pourraient désormais être utilisées pour détecter les personnes infectées... Sans oublier que Google maps, Uber, Grab, Cabif ou Waze connaît aussi les itinéraires et l'histoire de ses millions de clients...

Partout, le contrôle numérique s'est accéléré. En **Espagne**, par exemple, le secrétaire d'État à la numérisation et à l'intelligence artificielle a lancé le 1er avril un programme "DataCovid" pour suivre 40 millions de téléphones portables et contrôler la contagion. D'autre part, la compagnie ferroviaire RENFE obligera les passagers à donner leur nom et leur numéro de portable pour acheter un billet de transport.

En **Italie**, les principaux fournisseurs de téléphonie mobile et d'Internet ont décidé de partager des données sensibles mais anonymes sur leurs clients avec le groupe de travail pour la prévention de l'épidémie formé au sein du ministère des sciences et de l'innovation. Dans la région de Lombardie, la géolocalisation par GPS est également utilisée en coopération avec les opérateurs de téléphonie mobile. Les mouvements des personnes sont suivis de manière anonyme. Il a donc été constaté que, malgré les mesures de confinement, les mouvements n'avaient été réduits que de 60 %, soit beaucoup moins que prévu.

En **Israël**, le gouvernement a également décidé d'utiliser les "technologies de surveillance numérique anti-terroriste" pour suivre les patients diagnostiqués avec le coronavirus. Le ministère de la justice a donné son feu vert pour utiliser des "outils de suivi des renseignements" afin de surveiller numériquement les patients infectés, en utilisant Internet et les téléphones portables, sans l'autorisation des utilisateurs. Bien qu'elles aient admis "une certaine atteinte à la vie privée", les autorités ont expliqué que l'objectif est "d'isoler le coronavirus et non pas l'ensemble du pays" en vérifiant avec qui les personnes infectées sont entrées en contact, ce qui s'est passé avant et après... [48]

Dans la même perspective, à l'échelle mondiale, les deux géants planétaires du numérique, **Google et Apple, ont décidé de s'associer** pour suivre les contacts des personnes touchées par la pandémie. Récemment, ils ont annoncé qu'ils allaient travailler ensemble pour développer une technologie qui permettra aux appareils mobiles d'échanger des informations via des connexions Bluetooth afin d'alerter les gens lorsqu'ils ont été à proximité d'une personne dont le test de dépistage du nouveau coronavirus s'est révélé positif [49].

Covid-19 est ainsi devenu la première maladie mondiale à être combattue par voie numérique. Et bien sûr, cela donne lieu à un débat, comme nous le disions, sur les risques pour la vie privée des individus. Même certains défenseurs du système de cybersurveillance le reconnaissent : "Le fait que l'application géolocalise la personne et que, selon certaines données, elle établit une sorte de feu de signalisation qui sert de certificat pour sortir dans la rue peut entrer en conflit avec la vie privée. » [50]

Il ne fait aucun doute que le suivi des téléphones portables, même pour une bonne cause, ouvre la porte à la possibilité d'une surveillance numérique de masse. C'est d'autant plus important que les applications qui identifient où vous vous trouvez à un moment donné peuvent tout dire à l'État... Et cela, lorsque la pandémie sera passée, pourrait se généraliser et devenir la nouvelle normalité... L'État voudra également accéder aux dossiers médicaux des citoyens et à d'autres informations qui jusqu'à présent étaient protégées par la vie privée. Et lorsque ce fléau sera terminé, les autorités, partout dans le monde, pourraient souhaiter utiliser la surveillance pour simplement mieux contrôler la société. Comme cela s'est produit avec la législation antiterroriste (pensez au USA Patriot Act [51]) après les attentats du 11 septembre 2001.

Paradis de la cybersurveillance, la Corée du Sud, Singapour, Taïwan et la Chine pourraient être des modèles pour l'avenir. Des sociétés où règne une sorte de coronoptikon [52], où l'intrusion dans la vie privée et l'hypervigilance technologique deviennent monnaie courante. En fait, un récent sondage d'opinion en Europe sur l'acceptation ou non d'une application sur le téléphone mobile permettant de suivre les personnes infectées par le coronavirus a montré que 75% des personnes interrogées seraient d'accord [53]. Ainsi, les gouvernements - même les plus démocratiques - pourraient s'ériger en Grands Frères (big brother) d'aujourd'hui, n'hésitant pas à enfreindre leurs propres lois pour mieux surveiller les citoyens [54]. Les mesures "exceptionnelles" prises par les autorités publiques face à l'alerte pandémique pourraient subsister à l'avenir, notamment celles relatives à la cybersurveillance et au biocontrôle. Les gouvernements, comme Google, Facebook ou Apple, pourraient profiter de notre détresse actuelle pour nous faire renoncer à une partie importante de nos secrets intimes. Après tout, ils peuvent nous dire que, pendant la pandémie, pour sauver des vies, vous avez accepté sans protester que d'autres libertés ont été absolument restreintes ?

LE SAVON ET LA MACHINE À COUDRE

Il ne fait aucun doute que la géolocalisation et le suivi de la téléphonie mobile, ajoutés à l'utilisation d'algorithmes de prédiction, à des applications numériques sophistiquées et à l'étude informatisée de modèles statistiques très fiables, ont contribué à contrôler certaines des infections. Mais il est également vrai que, malgré ce que dit Byung-Chul Han, ce gaspillage de technologies futuristes n'a pas été suffisant et définitif pour lutter contre l'expansion du covid-19. Pas même en Corée du Sud, en Chine, à Taïwan, à Hong Kong, au Vietnam ou à Singapour...

Le succès relatif de ces pays contre le covid-19 s'explique surtout par l'expérience acquise dans leur longue lutte, entre 2003 et 2018, contre le SRAS et le MERS, les deux précédentes épidémies également causées par des coronavirus... Le SRAS - qui fut le premier virus mortel poussé par l'hyperglobalisation - a fait son apparition chez l'homme à partir de civettes, un autre mammifère vendu sur les marchés chinois. Transporté par des vols commerciaux mondialisés, ce micro-organisme s'est répandu dans le monde entier, atteignant une trentaine de pays. Pendant la durée de l'épidémie - contre laquelle il n'y avait ni vaccin ni traitement thérapeutique - près de 10 000 personnes ont été confirmées infectées et près de 800 sont mortes [55] ... En 2012, alors que ces nations finissaient de contrôler l'épidémie de SRAS, le MERS a fait son apparition, causé par un autre coronavirus qui a cette fois-ci sauté des chameaux aux humains au Moyen-Orient.

Aucun de ces deux fléaux n'a atteint l'Europe ou les États-Unis. Cela explique aussi, en partie, pourquoi les gouvernements européens et américains ont réagi tardivement et de manière inadéquate à la pandémie. Ils manquaient d'expérience... Alors que la Chine, Taïwan, Hong Kong, Singapour et le Vietnam souffraient de la cruelle attaque du SRAS... Et la Corée du Sud devait également faire face, en 2015, à une épidémie de MERS particulièrement dommageable [56] ...

Face à ces deux nouveaux coronavirus, dans une situation d'urgence absolue, et sans qu'aucune puissance occidentale ne vienne à leur secours, toutes ces nations asiatiques n'ont pas tardé à expérimenter les technologies numériques pour enrayer la contagion. Elles ont profité des dispositions passées en matière de santé publique que les épidémiologistes connaissaient bien car, face à de nombreuses épidémies, comme nous l'avons déjà dit, elles avaient été utilisées efficacement dès le Moyen Âge... Perfectionnées et affinées dès le 14^e siècle, des mesures telles que la **quarantaine**, l'**isolement social**, les **zones restreintes**, la **fermeture des frontières**, les **barrages routiers**, les **distances de sécurité** et la **recherche des contacts** pour chaque personne infectée ont été appliquées immédiatement... Sans recourir aux technologies numériques, les autorités se sont appuyées sur une conviction très simple : Si par magie tous les habitants restaient immobiles là où ils sont pendant quatorze jours, à un mètre de distance les uns des autres, toute la pandémie s'arrêterait instantanément.

Dès lors, l'**utilisation des masques** se répand dans toute l'Asie. Et des dizaines d'usines ont été créées, spécialisées dans la production en série de masques de protection... Les contrôles de fièvre avec des thermomètres infrarouges numériques en forme de pistolet sont devenus monnaie courante. Dans les villes des pays asiatiques touchés, il est devenu courant, depuis 2003, de prendre la température des gens avant d'entrer dans un bus, un train, une station de métro, un immeuble de bureaux, une usine, une discothèque, un théâtre, un cinéma ou même un restaurant... Il est également devenu obligatoire de se laver les mains à l'eau chlorée [57] ou au savon. Dans les hôpitaux - comme au XIX^e siècle - les zones étaient divisées en zones "propres" et "sales", et les équipes médicales ne passaient pas de l'une à l'autre. Des cloisons ont été construites pour séparer des ailes entières ; le personnel de santé entraînait à une extrémité de la salle en portant des casques de protection et sortait à l'autre extrémité désinfecté sous l'inspection des infirmières...

Toute cette région d'Asie de l'Est a alors vécu, pour la première fois, ce que nous vivons à l'échelle planétaire. C'est là, en Corée du Sud notamment, que certains des meilleurs films post-apocalyptiques sur le thème de la contagion fulgurante ont été réalisés à cette époque - et ce n'est pas un hasard : Virus (2013) de Kim Sung-soo et Train to Busan (2016) de Yeon Sang-ho.

Avec le SRAS et le MERS, les gouvernements de ces pays ont appris à stocker, par mesure de précaution, d'énormes quantités d'équipements de protection (masques, écrans faciaux, gants, casques, gel désinfectant, blouses, etc.) Ils savaient qu'en cas de nouvelle épidémie, ils devraient agir rapidement et de manière agressive [58]. C'est ce qu'ils ont fait en janvier dernier, lorsque le covid-19 a commencé à se répandre. La Chine n'a pas tardé à imposer une quarantaine stricte. Elle a isolé les personnes infectées et leurs contacts dans des zones étanches. La Corée du Sud et le Japon n'ont pas fait cela, mais ils ont tous exigé une distance de sécurité et le port de masques hygiéniques.

Le cas le plus paradigmatique en Asie du Sud-Est est celui du **Vietnam**. C'est l'un des pays qui a agi le plus rapidement et le plus résolument contre le SRAS en 2003. Et il a appris sa leçon. Lorsque le nouveau coronavirus SRAS-CoV-2 a commencé à se propager dans la région, les autorités de Hanoi ont immédiatement appliqué - avec seulement six personnes infectées - les mesures les plus strictes de confinement et d'isolement. Et en février 2020, ils ont annoncé qu'ils

avaient maîtrisé la pandémie [59]. Il a été le premier pays au monde à vaincre le nouveau coronavirus [60]. Toutes les personnes infectées ont été guéries.

Tout cela montre que, malgré leur importance, les technologies numériques de localisation et d'identification ne sont pas suffisantes pour contenir le coronavirus. En outre, l'utilisation généralisée de masques hygiéniques empêche l'utilisation efficace des systèmes biométriques de reconnaissance faciale. Dès les premières semaines, la Chine, la Corée du Sud, Hong Kong, Taïwan et Singapour ont constaté qu'en raison de l'utilisation massive de masques et de protections oculaires, leur système de biosurveillance utilisant des caméras de protection vidéo n'était pas efficace.

En d'autres termes, la spectaculaire suprématie technologique dont nous nous sommes tant vantés, avec nos smartphones de pointe, nos drones futuristes, nos robots de science-fiction et nos biotechnologies innovantes, n'a guère permis, comme nous l'avons déjà dit, de contenir le premier impact de la marée pandémique. Pour trois objectifs très urgents - désinfecter nos mains, fabriquer des masques et arrêter la progression du virus - l'humanité a dû recourir à des produits et des techniques vieux de plusieurs siècles. Respectivement : le savon, découvert par les Romains avant notre ère ; la machine à coudre, inventée par Thomas Saint à Londres vers 1790 ; et, surtout, la science de l'enfermement et de l'isolement social, affinée en Europe contre des dizaines de vagues successives de peste depuis le Ve siècle... [61] Quelle leçon d'humilité !

SACRIFIER LES "TROP VIEUX"

Ce sont aussi des moments de manque de solidarité. Les égoïsmes nationaux se sont manifestés avec une rapidité surprenante et brutale. Les Etats voisins et amis n'ont pas hésité à lancer une "guerre des masques [62]" ou à s'emparer, comme les pirates, des équipements médicaux destinés à leurs partenaires. Nous avons vu des gouvernements payer le double ou le triple du prix de l'équipement médical pour obtenir les produits et empêcher leur vente à d'autres nations. Les médias ont montré comment, sur les pistes des aéroports, des conteneurs d'embouts ont été arrachés à des avions cargos pour les détourner vers d'autres destinations. L'Italie a accusé la République tchèque d'avoir volé les lots de masques achetés en Chine qui faisaient escale à Prague. La France a dénoncé les États-Unis pour la même raison. L'Espagne a accusé la France... Les fabricants asiatiques ont informé les gouvernements africains et latino-américains qu'ils ne pouvaient pas leur vendre de matériel médical pour le moment parce que les États-Unis et l'Union européenne payaient des prix plus élevés [63].

Dans la vie de tous les jours, la suspicion et la méfiance se sont accrues. De nombreux étrangers, ou simplement des personnes âgées malades [64] et suspectées d'avoir introduit le virus, ont été discriminés, persécutés, lapidés [65], expulsés... Il est vrai que les personnes âgées constituent le groupe avec le plus haut taux de mortalité [66]. Nous ne savons pas pourquoi. Certains fanatiques ultra-libéraux n'ont pas tardé à réclamer l'élimination malthusienne des plus faibles. Un vice-gouverneur des **États-Unis** a déclaré : "Les grands-parents devraient se sacrifier et se laisser mourir pour sauver l'économie" [67]. Dans la même veine d'anéantissement, l'analyste néo-libéral de la chaîne américaine CNBC, Rick Santelli, a appelé à un "darwinisme de la santé" et a demandé "d'inoculer le virus à toute la population". Cela ne ferait qu'accélérer le cours inévitable... Mais les marchés se stabiliseraient [68]. Aux **Pays-Bas**, où le Premier ministre ultra-libéral Mark Rutte préconise également une "immunité collective" [69], le chef de l'épidémiologie du Centre médical de l'Université de Leyde, Frits Rosendaal, a déclaré que "les personnes trop âgées ou trop faibles ne devraient pas être admises dans les unités de soins intensifs [70]". Des menaces dignes d'exterminateurs de bande dessinée... Et aussi absurde car, comme l'explique une